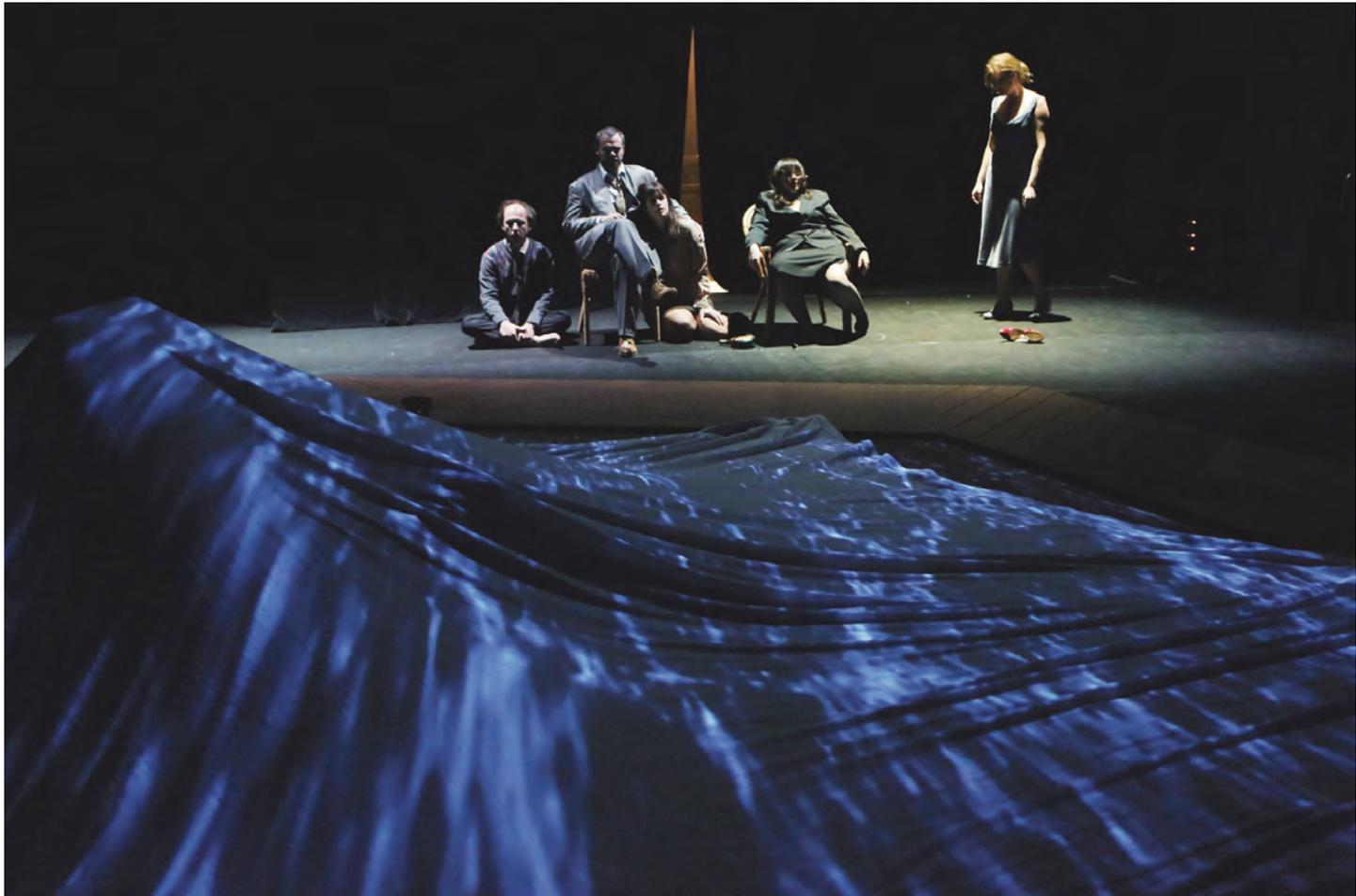


Ballade en orage



de Julien Mages
par le Collectif Division

EDGAR :

... je suis arrivé en même temps que vous. Je suis ici depuis le début. Des jours... des semaines... trois... quatre... je ne me souviens plus... Au début, Lear... tu marchais encore. Encore un peu... Je vous regardais aller lentement jusqu'à la lisière, au fond du parc, puis revenir... revenir... Avant de faire cette balade, devant la maison, tu te tenais un instant le plus droit possible, pour regarder devant toi... Mon père attendait, de profil, tout près... tout près de toi... il baissait la tête... je me suis dit que mon père a toujours baissé la tête quand tu parlais. Je n'avais jamais remarqué... Peut-être parce qu'il n'a jamais eu l'air de la baisser... Ces derniers jours vous parliez peu... Avant de partir vers la lisière, pendant ce court instant, tu regardais devant toi, tu voulais te tenir droit, tu voulais te tenir droit un instant, pour nous montrer... pour avoir cet instant, encore... pour avoir ce tout petit instant... les choses à tes pieds. Après cet instant mon père s'approchait et te prenait par le bras, et tout le haut de ton corps retombait gentiment, et tu redevais un vieillard voulté.

Julien Mages, Ballade en orage

table des matières

PROPOS	P. 4
QUELQUES MOTS PRÉALABLES	P. 5
DISTRIBUTION	P. 7
L'AUTEUR	P. 8
LE COLLECTIF DIVISION	P. 9
EXTRAITS	P. 11
DATES ET LIEUX DES REPRÉSENTATIONS	P. 15
CONTACT	P. 16
REVUE DE PRESSE	P. 17

Au cœur du Collectif Division, Julien Mages continue à creuser son sillon, dans un dialogue fertile entre écriture et mise en scène. Après notamment *Division familiale*, *Les perdus* et *Un homme, seul...*, voici un nouveau jalon dans cette œuvre qui fouille les relations entre les êtres, les failles intérieures, les énigmes du noyau familial. A chaque nouveau texte, une fable dessine les destins. Cette fois, elle puise son inspiration dans *Le roi Lear*, se faisant écho de la tragédie dans la réalité d'aujourd'hui. Trois sœurs entourent leur père au seuil de la mort. Deux frères rejoignent la veillée funèbre avec le projet de reprendre les affaires du futur défunt. Le décès du patriarche va de toute évidence ouvrir le théâtre des luttes et des guerres intestines avec pour enjeu l'héritage. Variation sur un thème sans âge, et sous le patronage ô combien révérend de Shakespeare !

Ballade en orage / crédit: Mario del Curto



La tragédie du Roi Lear est probablement la pièce de Shakespeare la plus complexe: multiplicité des intrigues, variation des genres théâtraux - on passe du drame à la comédie, du vers à la prose, de l'absurde à l'épopée tragique. Tout se mêle dans Lear; la politique, la famille, la filiation, la vieillesse, la jeunesse, la mort, la vie mais plus que tout et fait rare dans les tragédies classiques: l'initiation mystique.

Cette analyse n'engage que moi. Le chef-d'œuvre de Shakespeare est une énigme, il offre une infinité d'interprétations possibles. Lors d'une de mes réflexions autour de la pièce, une idée aussi saugrenue qu'intrigante m'est venue. J'ai écrit les quatre lettres L E A R sur une feuille et l'anagramme « REAL » m'a sauté aux yeux. Bien sûr je n'ose y voir qu'une amusante coïncidence, mais elle m'a, en quelque sorte, ouvert le chemin de la pièce. Je me suis alors posé la question du RÉEL, ou du VRAI, dans Le Roi Lear et me suis vite aperçu que tout tourne autour de ce concept de « vrai ». Autrement dit le VRAI-RÉEL est la clef de voûte dramaturgique de la pièce...

Au début de la pièce le roi demande à ses filles de lui faire une déclaration d'amour avant de leur distribuer le royaume qu'il s'apprête à quitter. Dans ce simulacre de joute oratoire les deux premières filles (Régane et Goneril) se répandent en déclarations pompeuses dont la fausseté évidente n'a d'égale que la cupidité dont elles font preuve pour l'héritage qu'elles s'apprêtent à goûter. Mais la troisième, c'est là le point de départ de l'intrigue, refuse le jeu de la flagornerie et se borne à dire la vérité:

CORDÉLIA :

... *Croyez-moi,*

Je ne me marierai jamais comme ont fait mes sœurs

Pour n'aimer que mon père !

Ainsi, comme le fouet du destin, la vérité frappe et c'est le double bannissement que l'on s'apprête à suivre tout au long de l'œuvre: celui de Cordélia d'abord, qui se voit privée de sa part du royaume, et celui de Lear ensuite, malmené par le mensonge de ses deux filles qui s'empressent, une fois le pouvoir conquis, de le rabaisser, de le congédier à un rang secondaire et de lui retirer tous les privilèges de sa fonction, trahissant ainsi à la fois le père et le roi, le pouvoir et l'amour. Autant dire que Lear passe du pouvoir absolu de roi, de père aimé et craint, à la solitude de la vieillesse: l'ingratitude de ses deux filles aînées est flagrante. Survient alors, au comble du malheur, la culpabilité d'avoir banni sa troisième fille qui se trouve être la seule fidèle et aimante. Cette réalité soudainement démasquée de la vanité absolue de son ancienne condition plonge irrémédiablement Lear dans la folie. Shakespeare nous montre ici le basculement qui se produit quand l'illusion fait place à la vérité: l'homme connaissant se retrouve nu face à l'univers et sa condition sociale et affective parmi les hommes ne peut résonner désormais que comme une pitoyable mascarade.

J'analyse la chute du roi comme le passage au dernier stade de la vie, celui de l'homme confronté à la vieillesse et à la mort que représente le déclin de la vie, et conséquemment confronté à la perte de ses illusions. L'homme devant la solitude ultime de la vie, face au RÉEL. Comme Œdipe, Alceste, Hamlet, Antigone... le héros commence à « voir » lorsque tout s'est écroulé et qu'il se retrouve seul face à sa mort. C'est l'initiation à laquelle se confronte Lear: plus rien n'a de sens, tout est sens dessus dessous, le roi est déchu, il ne reste que l'homme face au vide.

La tempête dans Lear représente le déchaînement insensé de l'homme perdant toutes ses illusions. La tempête est la folie, c'est le passage vers la vérité qui ne peut s'accomplir que par l'épreuve déchirante de la perte de l'identité. Lear quitte sa vieille peau pour s'en aller; la pureté de l'enfant retrouvée vers la mort qu'il tient dans ses bras en la personne de Cordélia qui est la seule vérité.

« Je » n'est rien, l'homme est une bête aveugle... à la fin Lear n'est plus, il ne reste qu'un misérable vieillard, qu'un père dévasté portant sa fille morte dans ses bras et qui s'apprête lui-même à la rejoindre dans la mort qui se trouve être la seule vérité de la pièce...

J'ose l'idée suivante: Lear quitte le manteau d'hermine parce qu'il rencontre SA vérité et celle-ci lui démontre qu'il a fait fausse route et que seule compte l'humilité d'une condition oubliée depuis longtemps par le jeu social; à savoir celle de la pauvreté, de la nudité de l'homme face à la vie et à la mort, à la vanité absolue du pouvoir, du besoin narcissique d'être aimé, à la méprise qui consiste à croire que l'on représente quelque chose d'autre qu'un être nu dans l'orage de nos passions... Bref, c'est autour de ce symbole d'une maternité inversée que j'envisage tout le questionnement de ma ballade...

LEAR :

Et ma pauvre innocente est pendue. Oh, non, non, plus de vie !

Pourquoi un chien vivrait-il, un cheval, un rat,

Quand, toi, tu n'as plus de souffle ? tu ne reviendras jamais plus,

Jamais, jamais, jamais, jamais, jamais !

Je vous prie, dégrafez ce bouton. Monsieur, merci bien.

Oh ! voyez-vous ceci ? Regardez-la, regardez ces lèvres !

Regardez, regardez !

Je ne pense pas que c'est le hasard qui a porté Shakespeare à employer les verbes « voir » et « regarder » sur la dernière réplique du roi.

Au début de la pièce, Lear ne voit pas la vérité, à la fin, il ordonne de regarder sa fille, la bouche de sa fille d'où est sortie la vérité. Son dernier souffle est pour ce visage, cette bouche, ces lèvres... il meurt en embrassant de toute son âme celle de sa fille et rejoint ainsi le vrai, le réel, la mort...

L'ancien aveugle a recouvré la vue, il a vu le réel, il est devenu le ROI-VRAI: l'initiation a réussi.

Julien Mages

distribution

texte et mise en scène:

Julien Mages

jeu:

Frank Arnaudon

Marika Dreistadt

Roman Palacio

Viviane Pavillon

Athéna Poullos

assistanat à la mise en scène:

Stella Giuliani

scénographie et lumière:

Chloé Decaux

composition musicale et arrangements:

Alexis Gfeller

coach vocal:

Solam Riondel

costumes:

Rosi Morilla

construction décor:

Ateliers du Théâtre Vidy-Lausanne

diffusion:

Anne-Laure Sahy - rue#917

administration:

Cristina Martinoni - rue#917

Elève issu de la première volée de La Manufacture (HETSR), Julien Mages y poursuit ses études de comédien et continue à écrire pour le théâtre pendant sa formation. Il y écrira et mettra en scène Cadre Division, La Mer du Nord, Venoge Vision, et commencera le chantier de Division Familiale. Cadre Division deviendra le premier volet du Triptyque Division. Créé à l'école, Cadre Division sera repris à l'Arsenic de Lausanne en ouverture de saison 2006/2007. En tant que comédien on a pu voir Julien Mages aux côtés de Robert Bouvier dans L'éloge de la faiblesse d'Alexandre Jollien, mis en scène par Charles Tordjman (lors d'une tournée en Suisse et en France) et au Théâtre Barnabé dans la comédie musicale Oliver Twist. Il joue également dans Salomé mis en scène par Anne Bisang, dans Être là de Sylviane Dupuis mis en scène par Martine Paschoud et dans Mesure pour mesure de Shakespeare mis en scène par Joseph Voeffray et Anne Vouilloz (tournée Suisse romande).

Julien Mages est notamment l'auteur de treize textes pour le théâtre. Il a créé le troisième volet du Triptyque Division: Division III, jaune oraison au Poche de Genève en mai 2008. En septembre 2009 il a écrit et créé la pièce Les Perdus au Théâtre de Vidy-Lausanne. S'ensuivent Trois Préludes et fugues en forêt en 2010 et Un homme, seul en 2011 dont il signe les textes et les mises en scène. En 2012, il co-écrit avec le Collectif Division Etat des lieux, créé au Théâtre 2.21 puis repris en 2013 au Théâtre de Vidy. La même année, il a écrit et dirigé Ballade en orage, coproduit par le Théâtre de Vidy. A l'automne 2013, il écrit et crée Valse aux Cyprès, anamnèse d'un prochaine massacre.

textes de Julien Mages

Théâtre:

Princesse tristesse (2000)
Variation sur le prodigue / Sombre cour (2001)
Bucolicomédies - 3 farces (2002)
Cadre Division (2004)
(pièces courtes) Venoge Vision / La mer du nord (2004-2006)
Division Familiale (2007)
Division III, jaune oraison (2008)
Eloge des ruptures / Les Perdus (2009)
Trois préludes et fugues en forêt (2010)
Un homme, seul... (2011)
Etat des Lieux (écrit avec le Collectif Division) / Ballade en Orage (2012)
Sans partir / Valse aux Cyprès / A travers la nuit (jeune public) (2013)

Poésie:

Chantier et fragments de jeunes poèmes (1998-2006)
Narcisse 21ème siècle (2012-2013)

le Collectif Division

Le Collectif Division est né à la Manufacture (HETSR), d'une envie de travailler et de créer ensemble.

La création commune de la pièce Cadre Division et l'opportunité de sa reprise au Théâtre de l'Arsenic, nous a confortés dans l'idée de créer un collectif, né de l'émulation d'un premier spectacle et du désir jeune et violent de théâtre.

Un noyau de quatre anciens élèves compose donc le comité de cette compagnie.

Nous voulons parler d'aujourd'hui, nous adresser à nos contemporains avec nos textes, nos questionnements et nos idées, autour de l'écriture de Julien Mages. Fomenter la révolte, le débat, la division, les prises de positions, s'exercer à regarder la société et dire ce que nous y voyons; l'art comme miroir.

Diverses envies et compétences se dégagent d'emblée des membres du collectif, comme des spécificités propres à chacun, à savoir: l'écriture, la mise en scène, la technique, la scénographie, la musique et la plus importante car celle partagée par tous: l'envie de créer ensemble.

2014
BALLADE EN ORAGE
Théâtre de Vevey
Théâtre Arsenic – Lausanne
Petithéâtre – Sion

VALSE AUX CYPRÈS
Petithéâtre – Sion

2013
BALLADE EN ORAGE
Théâtre de Vidy – Lausanne

VALSE AUX CYPRÈS
Théâtre Arsenic – Lausanne

2012
ETAT DES LIEUX
Théâtre 2.21 – Lausanne
Petithéâtre – Sion
Théâtre de Vidy – Lausanne

2011
UN HOMME, SEUL
Théâtre de Vidy – Lausanne

2010
TROIS PRÉLUDES
ET FUGUES EN FORÊT
Théâtre 2.21 – Lausanne

2009
LES PERDUS
Théâtre de Vidy – Lausanne

2008
DIVISION III, JAUNE ORAISON
Le Poche – Genève

2007
DIVISION FAMILIALE
Théâtre Arsenic – Lausanne
Théâtre Benno Besson – Yverdon
Théâtre du Pommier – Neuchâtel
Petithéâtre – Sion
Moulin-Neuf – Aigle

2006
CADRE DIVISION
La Manufacture HETSR – Lausanne
Théâtre Arsenic – Lausanne

Ballade en orage / crédit: Mario del Curto



Ballade en orage / crédit: Mario del Curto



EDGAR:

Mon cher Lear,

je suis arrivé en même temps que vous. Je suis ici depuis le début. Des jours... des semaines... trois... quatre... je ne me souviens plus...

Au début, Lear... tu marchais encore. Encore un peu... Je vous regardais aller lentement jusqu'à la lisière, au fond du parc, puis revenir... revenir...

Avant de faire cette balade, devant la maison, tu te tenais un instant le plus droit possible, pour regarder devant toi... Mon père attendait, de profil, tout près... tout près de toi... il baissait la tête... je me suis dit que mon père a toujours baissé la tête quand tu parlais. Je n'avais jamais remarqué... Peut-être parce qu'il n'a jamais eu l'air de la baisser...

Ces derniers jours vous parliez peu...

Avant de partir vers la lisière, pendant ce court instant, tu regardais devant toi, tu voulais te tenir droit, tu voulais te tenir droit un instant, pour nous montrer... pour avoir cet instant, encore... pour avoir ce tout petit instant... les choses à tes pieds. Après cet instant mon père s'approchait et te prenait par le bras, et tout le haut de ton corps retombait gentiment, et tu redevenais un vieillard voûté...

Vous faisiez des petit pas.

A mi-parcours je ne voyais plus qui de toi ou de mon père tenait l'autre.

Temps

Un jour tu n'es pas sorti. J'ai vu mon père venir seul devant la maison. Il m'a souri, je me suis approché, il a regardé devant lui vers la lisière... je lui ai pris le bras... c'était la première fois depuis longtemps que je touchais mon père...

Nous avons fait cette balade...

Nous avons parlé...

Temps

Papa, père, ministre de mon enfance, ombre lumineuse, ombre tendre où venait se reposer mes angoisses de sept ans...

quand un soleil lucide venait éclabousser les caves de mon humeur,

tu étais là, tranquille, ceint de silence, trônant laborieusement sur le vieux chêne de ton bureau, père,

j'ouvrais la porte, délicatement, pour ne pas troubler la science de ton calme,

tu savais que j'entrais, mon premier cri étouffé par le grincement de la porte,

j'avais l'impression de m'introduire dans l'antichambre de ton esprit.

J'avançais, prudent, comme dans mes jeux interdits quand j'imaginai frôler des gouffres,

j'avançais, les yeux ronds, écarquillés par cet empire paternel aux mille livres au-dessus de ta tête, attendant de jeter l'ancre de ma petite main sur le pan traînant d'une veste noire, coulant de tes épaules à la pierre qui soutenait mes pieds...

Père, mon grand, mon dieu, mon roi, mon immense souverain...

comme j'aimerais revenir sur mes pas...

te revoir te revoir te revoir...

Trahir les dieux, descendre aux enfers, saisir ta main, te guider vers la lumière et te revoir à la porte des deux mondes...

attendre tes premiers mots... marcher côte à côte...

côte à côte...

côte à côte...

...comme un père et son fils.

Se promener... et voir devant nos deux lointains qui se retrouvent.

Papa, père...

Je tiens ta veste...

le sourire est né au milieu de ta barbe, tu ne tournes pas encore la tête, tu attends que je parle, tu attends, je ne parle pas, je veux tenir et

être aussi fier que toi, j'ai sept ans mais je me sais comme toi un homme, parce qu'un enfant est un homme à l'ombre de son père...
... mais finalement je n'y tiens plus, je voudrais provoquer en toi une parole mais je suis saisi par le besoin de rompre le silence que tu sais insupportable à mon impatience, je dois trouver quelque chose à dire.

J'ai couru...

Depuis le champ où je tourmentais cent ennemis imaginaires, j'ai gravi le petit mur, traversé le jardin, sauté sur les rosiers jeunes, combattu leurs épines, bondi sur l'établi branlant de la cuisine, tué un monstre, traversé le couloir en frôlant le vide, gravi les marches de l'escalier qui s'effondrait derrière moi, rampé sur le tapis du petit salon qui mène inexorablement à la porte du bureau que je voyais comme le pont-levis de la tour où tu siégeais, alors je me suis accroché à la poignée brûlante du pont remontant et je suis retombé de l'autre côté...

Là, maintenant: dans la demi-obscurité de ton antre, il y a trois rayons de soleil, comme des barreaux, ils me séparent de toi... mais je pousse la porte... je pousse la porte et son grincement me fait peur... Tout me fait peur... toi, cette pièce de grande personne, ton silence, ton immobilité, je sais que tu me vois sans lever tes yeux de... papa... Je me vois avancer, tremblant, farouche... comme quand je dois m'endormir dans le noir avec le vent qui rigole entre les pins...

Je traverse les barreaux...

Je me trouve maintenant...

au milieu de la pièce:

En face de toi...

Et toi... tu ne bouges pas et ne lèves pas ton regard...

Tu sais... pour venir jusqu'à toi, papa, j'ai dû traverser des mondes insensés.

J'ai marché, bravé la mort et je me retrouve bientôt... après quelques pas timides, pendu à ta veste, à ton sourire malin qui ne me regarde pas attendant que je lâche, en un dernier souffle, terrassé par mon champion, capitulant aux dernières secondes de la bataille, à l'ombre de ta grandeur qui m'estoque du coin des lèvres... oui, tu attends que je lâche mon : « papa »...

... tu ris bruyamment tu me prends dans tes bras...

Papa... Père...

Temps

Papa, père, mon immense souverain... Mon souvenir de sept ans, toi... nous avons fait quelques pas côte à côte...

Côte à côte...

Et je me suis souvenu de ces jours où tu me prenais dans tes bras... C'est rien un père qui porte un enfant... rien... c'est rien... mais cette image m'est venue...

PITIE ! Tu me fais pitié dans ta mort ridicule... tu m'entends ? Parle-moi père ! PARLE-MOI vieux débile crevé...

Je vous confonds mes pères...

Tu es mort... je suis là... papa, je suis là... je te tiens... je te tiens... Là... doucement... doucement... nous arrivons... à la lisière...

pitié pitié pitié mais je veux que tu me parles...

je veux... je... viens!

Silence... je suis un peu...

... fatigué...

Temps

Je suis ici.

Cette vieille demeure...

Tout ici ...

Ça pue et j'ai peur mais demain...

Temps

... je suis ici depuis longtemps, je voulais revoir le ruisseau, là, dehors, la source qui monte au milieu des rochers et des chênes et des hêtres et le petit saule au début du chemin... oui, celui que tu as planté quand je suis né... et revoir ton bureau... depuis la fenêtre on entend toujours le bois des madriers qui craque les jours de chaleur... quand j'ai entendu les craquements j'ai cru que tu allais venir me chercher pour marcher jusqu'au col où les moutons se taisent le soir... pour me parler d'un vieux poème du pays... pour me parler des étoiles, pour me parler d'histoire, de médecine, de guerres, de la légende de ces amoureux qui ne se voyaient qu'aux aurores... de notre mère un peu... et te voir songer, grave, une main portant une baguette de mélèze, à une politique secrète, j'ai cru t'entendre me dire encore comment ton grand Lear était ton grand Lear...

J'ai cru voir... tes pas dans ce soir.

Ici.

Dans cette bâtisse affaissée. (...)

RÉGANE:

« Cordélia mon poème... regardez-là ! Regardez Mon trophée qui bouge...

Cordélia mon poème – Cordélia – Mon trophée qui bouge... »

Avec cet air affecté avec son air affecté comme devant une figurine dorée... ce que l'amour a de puéril dans un père qui ne sait pas aimer... « mon poème, mon trophée qui bouge... je devrais l'accrocher sur mon cœur à côté du grand cerf »... à côté du grand cerf...! écoutez le grand homme... (et le grand cerf... tout le monde sait que c'est le garde-chasse qui lui a donné la première salve... au grand cerf !) père dégoulinant, mièvre devant sa petite poupée... qui bouge ! ah ça ! pour bouger elle bouge ! la petite tête blonde... le petit trophée aux yeux bleus qui bouge comme un poème... « Mon trophée qui bouge... » je vais le faire bouger le trophée, moi ! le poème blond qui bouge... qu'il bouge oui ! qu'il se tire le machin blond qui bouge... MERDE ! « regardez la tête blonde qui traverse le salon... » oui, elle est belle ! oui, la tête blonde ! oui elle est blonde la tête belle... mais BLONDE... la tête BLONDE... et pourquoi elle est BLONDE la belle tête quand nous deux nous sommes-noires-plumes-de-corbeaux-cheveux-trou-du-cul-de-nuit ? je vous le demande, père ? pourquoi ? AAAHHHH PARDON oui ! ce sont les étoiles ! Oui, les étoiles... tête blonde-poème-de-trophée est blonde parce qu'elle est née sous la constellation de la poupée-blonde-qui-chante-pour-faire-chier-le-monde... et quand mademoiselle-je-chante-plus-haut-que-mon-cul traverse le salon: père est en extase devant le triomphe de l'ange qui laisse son sillon de candeur dans le cœur de père en épectase devant sa chatte aux yeux bleu...

Mais moi ! la noiraude, moi, la tache noire... je traverse aussi le salon ! voilà... je traverse ... je traverse le salon... (elle traverse le salon) regardez, père, comme je traverse bien le salon, voilà... voilà... – Pardon père ? – oui père je peux faire croa croa comme un corbeau quand je traverse le salon, bien sûr père... père est mort de rire, père, regardez père ! je fais croa croa et je bouge les ailes comme un corbeau croa croa croa... Oh non ! père pas le fusil ! pan ! (elle tombe)... c'est pas bien père, (jouant l'agonie) vous avez tiré le corbeau qui fait croa croa dans le salon... vous m'avez chassée père... vous allez le regretter père ! je vous aime grand chasseur de croa croa qui passe mal dans le salon... oui père, je suis drôle... ! – « dégage » – oui père ! je dégage, père croa croa croa... dans le soleil un point noir qui s'en va...

I'm a poor lonesome corbeau

And a long long way from home

croa croa croa... PAN !

Touché ! papa... pardon ! touché père... oui père je rase le mur... (pardon père oui je ne touche pas la tapisserie sur laquelle s'envole les oies blanches sur fond de campagne automnale...) croa croa croa... moche... le corbeau moche... je suis un corbeau moi - moche... rien qu'un petit point noir...

Rien qu'un petit point...

noir...

moche...

rien... moi...

Voilà: Ma sœur, mon autre sœur, Goneril:

Une petite mine rusée des gros seins intelligence aînesse (elle mime sa sœur) - je me fait défoncer le cul par Edmond MOI ! – et je roule ma graisse aux quatre vents...

OUI JE SAIS JE SAIS TOUT

Mais moi... moi ?

Elle fait mine de vomir

Je suis cela... (montrant la tache invisible) de vomi

CELA

Pardonnez-moi ! noble famille du grand LEAR... pardonnez-moi ! pardonnez à la tache d'avoir osé naître... pardon: osé m'introduire de force dans la noble famille LEAR... Et mon mari... Oh mon pauvre mari on t'a obligé à épouser la tache... là (montrant toujours la tache invisible)... – oh mon dieu ! fermez les yeux les enfants...

Mais non ! les enfants, ce n'est pas une femme qui passe; c'est la petite tache de vomi de la grande famille LEAR... oui vous savez ? les enfants ! celle qui est moche sans intelligence qui pue et qui fait croa croa croa dans le soleil comme un point noir qui s'en va cowboy solitaire en rasant les mur (ATTENTION ! la tapisserie) celle qui fouette, oui c'est ça, celle qui fouette !!! c'est celle ! OUI ! celle qui n'aurait pas du naître tellement inutile...

Bref... ce... cette... chose... là... oui, mon enfant: crache-lui dessus (elle se crache dessus) c'est bien, mon enfant, allez ! maintenant on y va sinon tu vas faire des cauchemars – je peux cracher encore ? – c'est même conseillé mon petit mais après on y va ! Salope !!! (elle crache plusieurs fois)

Rien ! (rires)

Petit poème j'aurais bien voulu être le petit poème un jour juste un jour rien qu'un tout petit jour une heure une minute – prête-moi ta peau-poésie ! ta peau poème... (elle saute sur Cordélia) prête-moi ton petit poème juste pour mon anniversaire c'est mon anniversaire aujourd'hui dit: « bonne fête Régane... BONNE FETE REGANE ! » prête-moi tes cheveux (elle tire les cheveux de Cordélia) c'est joli c'est joli tout blond tout blond pipi blond pipi Cordélia... prête moi tes yeux bleus... (elle tente de lui arracher les yeux, Edmond rit, Edgar s'interpose, Régane hurlant de plus en plus) Au secours ! Au secours ! Cordélia m'a volé mes yeux blonds !!! (elle tente de se percer les yeux, Edgar l'en empêche) Je suis Gloucester ! je suis Gloucester ! je me crève les yeux pour vous Père Dieu PAPAPAPAPAPAPAPAPAPAPAPAPAPA..... Au secours Edgar me viole... AH oui ! c'est bon ! viens Edmond partouze pour les funérailles PARTOUZE POUR TOUS ! PARTOUZEZ-MOI !!! PARTOUZE-MOI EDMOND EDGAR EDEDEDED... quoi ? nous sommes... quoi ? dix fois plus riches qu'avant ? maintenant que le vieux est enfin crevé... tu ne chantes plus petit oiseau ? dix fois plus riches... PARTOUZE POUR LES funérailles ... DE LA GRANDE MAISON... IL PLEUT DES GODMICHETS EN OR MASSIF !!!

Temps,

elle grogne comme une bête, se calme...

Oisive jeunesse... je prendrai bien un verre de quelque chose...

Lâche-moi Edgar !

Un petit verre de quelque chose...

Un petit verre bleu...

(rires) Cordélia rêve bleu... père-vert... (rire) pervers – oh Régane vous jouez sur les mots... intelligence sort de cette tête de linotte...

linotte... je ne trouve rien avec linotte... !!! chiotte !!!

Pardon... pardonnez-moi... je ne voulais pas... (elle tombe en arrière) une partouze-psychopompe... pour père... je ne voulais pas...

vivrefamille petits couillons pardonnez-moi je vous baise les fesses - leucucucucucucul... au secours ! je veux que l'on me viole

maintenant par pitié violez-moi violez-moi violez-moi...

Temps

Je ne suis pas digne de vous... Je ne suis pas digne d'être violée... Je ne suis pas digne d'être violée...

par vous...

Rampant vers une sortie, elle chante :

je l'attrape par la queue

je la montre à ces messieurs

ces messieurs me disent

je l'attrape par la queue

ces messieurs me disent

je l'attrape par la queue

je l'attrape par la queue

ces messieurs me disent

je l'attrape par la queue

je l'attrape par la queue

queue queue queue queuee queuee queuee queuee...

Elle revient :

Goneril donnez-moi un cigare...

GONERIL :

Fumé !

lieux et dates des représentations

THÉÂTRE DE VIDY – LAUSANNE
du 9 au 27 janvier 2013

THÉÂTRE DE VEVEY
le 10 janvier 2014

THÉÂTRE ARSENIC – LAUSANNE
automne 2014

PETITHÉÂTRE – SION
automne 2014

contacts

Collectif Division
c/o Frank Arnaudon
Rue de la Pontaise 41
1018 Lausanne

lecollectifdivision@gmail.com
www.collectifdivision.com

production, diffusion:
Anne-Laure Sahy – rue#917
+41 (0)76 349 95 99
annelauresahy@yahoo.fr

administration:
Cristina Martinoni – rue#917
+41 (0)78 615 35 07
cristina_martinoni@yahoo.com